

Tu ou vous ? *

Bert Peeters
University of Tasmania

Le but du présent article est de faire le point sur les tendances récentes en matière de vouvoiement et de tutoiement. Dans l'ensemble, celui-ci s'est répandu aux dépens de celui-là, au Canada plus encore qu'en France et dans d'autres pays européens où le français est une langue officielle. Le vouvoiement reste cependant bien ancré. Toujours est-il qu'à l'heure actuelle la recherche de règles précises pour le tutoiement et le vouvoiement en français moderne paraît vouée à l'échec, tant il y a de variables qui semblent avoir un rôle à jouer. Sont également soulevées, d'une part, la question du passage, au niveau des interactions verbales individuelles, du vouvoiement au tutoiement – *et* du tutoiement au vouvoiement –, et d'autre part, celle des usages marqués auxquels se prêtent les pronoms d'adresse. Un rappel de la diachronie desdits pronoms, effectué à travers une comparaison avec l'usage de l'ancien français et une évaluation critique de l'hypothèse de Brown & Gilman (1960), sert de toile de fond.

1. Introduction

Dans un grand magasin parisien, une vendeuse âgée de quelque 22 ou 23 ans s'adresse à une cliente, qui a visiblement le même âge, en recourant au tutoiement. Quand elle se fait reprendre par une collègue, en présence de la cliente, que ni l'une ni l'autre ne connaissent personnellement, elle se défend en disant qu'à son avis le tutoiement est justifiable lorsqu'on parle à quelqu'un qui a le même âge que soi (Sherzer 1988 : 617). Que d'aucuns s'étonnent et éprouvent un certain malaise en voyant d'autres tutoyer ou bien vouvoyer quelqu'un qu'ils traiteraient différemment n'est pas surprenant dans le monde francophone d'aujourd'hui. Au lieu d'un système relativement transparent de règles précises et univoques régissant l'emploi des pronoms d'adresse,¹ tout ce qu'on a de nos jours, c'est une collection de principes hétérogènes, souvent contradictoires, qu'il est difficile (voire impossible) de respecter – et de faire respecter – dans sa totalité. « Source d'infinis bafouillages, d'agaçantes coquetteries, de doux malentendus, de coquins lapsus, de méchantes blessures et de glaciales remises en place, l'usage du < tu > et du < vous > est presque aussi codé et sophistiqué que celui de la bise – combien de fois ? »²

Certes, on trouve au milieu de la confusion un nombre assez réduit de directives très précises, mais elles sont en général d'une application tout à fait limitée (et, sans aucun doute, observées de façon très imparfaite). L'armée française maintient ainsi, depuis la deuxième guerre mondiale, dans son code de conduite, le principe qu'un officier doit

* Le présent article est paru dans *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 114(1), 2004, pp. 1-17.

¹ C'est ainsi que seront appelés par la suite les pronoms qu'on a aussi appelés « d'allocution », « allocutoires », « allocutifs ».

² Jacqueline Remy, « Converser de vous à toi », *L'Express*, (1^{er} juillet 1999).

vouvoyer ceux qui sont placés au-dessous de lui (Brown & Gilman 1960 : 261, Maley 1972 : 1006, etc.). Dans les unités de soins de longue durée et les maisons de retraite, alors que la « recommandation officielle » est d'utiliser le vouvoiement, la grande majorité des soignants (surtout parmi les plus jeunes) tutoient au moins certaines des personnes âgées, soit en signe d'affection ou pour gagner l'affection des patients, soit en réponse à un tutoiement de la part des retraités (qui identifient les infirmiers et les infirmières à leurs propres enfants et petits-enfants). Les responsables des institutions gériatriques sont loin de s'en féliciter : ils pensent notamment à la réaction de la famille qui se sent peut-être « dépossédée ».³

La multiplicité des règles n'a pas empêché certains de proposer des organigrammes à but pédagogique. Celui de Béal (1989) distingue plus de trente rapports distincts, sans prétendre à l'exhaustivité. Reste à voir si de tels efforts didactiques arriveront à aider l'apprenant ou bien si les étrangers n'auront qu'à jeter l'éponge. Dans un article de *L'Express*, Henri Haget reproduit une opinion exprimée dans un quotidien américain : « Avec un brin de talent et beaucoup de persévérance, vous pouvez apprendre à nouer votre foulard à la façon d'une authentique Parisienne ou à mâchonner la première gorgée d'un grand cru comme le font si étrangement les Français. Mais jamais, non jamais, vous ne parviendrez à maîtriser l'usage du < tu > et du < vous > dans la conversation. » Et pourquoi donc ? « Parce que les Français eux-mêmes s'y perdent. »⁴

Peu s'en faut. Ayant lu l'article de son confrère français, le journaliste suisse Renaud Michiels se demande :

Alors, finalement, à quel saint faut-il se vouer ? Dans ce dilemme, il n'est pas certain que la religion nous vienne en aide... Tandis que l'on vouvoie la Vierge (Je vous salue Marie), on tutoie Dieu (Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié). Les mystères de la langue française sont impénétrables.⁵

Le tutoiement de Dieu a été entériné lors du concile Vatican II (1962-1965). Sophie Dürrenmatt explique : « Lorsqu'il convoque ce concile, le pape Jean XXIII est mû par la volonté de moderniser l'Église et d'unifier la communauté chrétienne. Dans ce contexte, ce tutoiement inédit place chaque chrétien à égalité devant Dieu. Paul VI a, de plus, le souci de personnaliser la relation de la créature à son Créateur. »⁶ Il n'empêche que, pour les athées, Dieu reste un étranger ; s'il leur arrive de lui parler, ils recourront donc facilement au vouvoiement – que, dans sa confusion, la narratrice athée de *Dieu et moi*, livre de Jacqueline Harpman (Paris : Mille et une nuits, 2001), abandonne une seule fois (p. 35).

Les articles publiés dans la presse populaire prouvent que le tutoiement et le vouvoiement provoquent assez d'angoisse pour constituer un véritable sujet de conversation.

³ Cf., dans la circulaire n° 14 (1^{er} janvier 1999) adressée aux membres de l'association *Amis du Long Séjour*, les réflexions de Bernard Pradines, directeur d'une maison de retraite dans la région d'Albi et président de ladite association. Voir aussi Saunière *et al.* (2002).

⁴ « On se tutoie ? Faut voir », *L'Express*, (13-19 septembre 2001). L'opinion reproduite est celle de Mary Blume, « Mastering the Unmasterable. A French Puzzle », *International Herald Tribune*, (19 février 2000). Sur les problèmes que pose l'acquisition de l'usage approprié en matière de tutoiement et de vouvoiement en français, voir notamment Béal (1989), Dewaele (2002a, b), Kinginger (2000), Lyster (1994, 1996), Lyster & Rebuffot (2002) et Pope (2000).

⁵ Renaud Michiels, « Tu ou vous ? », in : *Construire* 19, (6 mai 2003).

⁶ « Et si on se tutoyait ? », in : *Arc Hebdo*, 19, (15 mai 2003). Une petite correction s'impose: ce tutoiement n'est pas inédit, mais existait déjà au seizième siècle.

Hormis les articles publiés dans la presse populaire, il y a des ouvrages tels que le recueil littéraire de Raymond Jean intitulé *Tutoiements* (Jean 2000), dans lequel, tout au long de cinq récits successifs, se trouvent explorées les conséquences d'un tutoiement inopportun, ou encore la collection d'anecdotes et autres curiosités de Claude Aubry intitulée *Dites-moi tu* (Aubry 1999). Ce sont des anecdotes dont, au reste, il faut se méfier. C'est ainsi qu'un mythe a commencé à se répandre suite à la remarque que voici (p. 8) :

On dit que Joséphine, furieuse d'être sans nouvelles de Napoléon, lui envoie pendant la campagne d'Italie (...) une lettre glaciale où elle utilise un « vous » cinglant, et reçoit simplement une réponse : « vous toi-même ».

Depuis sa publication en 1999, ce passage a figuré en exergue à l'article de Loubna & Neijete (2001), et Mary Blume⁷ y fait allusion (en se trompant de campagne...) au moment de conclure sa colonne du *International Herald Tribune*. Au lieu d'être « brillante et brève » (Blume), la « réplique » de Napoléon, écrite à Nice le 10 germinal de l'an IV (= le 30 mars 1796), compte quelque cinq cents mots. Le célèbre *vous toi-même* figure au début du deuxième paragraphe.⁸

Le but du présent article est d'évoquer d'autres usages marqués, plus contemporains que celui que nous venons d'illustrer, mais aussi, de façon plus générale, de faire le point sur les tendances récentes en matière de tutoiement et de vouvoiement. Nous commencerons cependant par un rappel de la diachronie des pronoms d'adresse, effectué à travers une comparaison avec l'usage de l'ancien français et une évaluation critique de l'hypothèse de Brown & Gilman (1960). Il sera question aussi du passage, au niveau des interactions verbales individuelles, du vouvoiement au tutoiement – *et* du tutoiement au vouvoiement.

2. Pouvoir et solidarité

A ceux qui seraient enclins à conclure qu'à l'heure actuelle l'usage est aléatoire et que l'arbitraire règne en maître, il faut faire remarquer que de telles descriptions semblent convenir mieux à la période de l'ancien français, où « le nouveau système du *tu* et du *vous* n'avait pas encore totalement triomphé sur l'ancien système du *tu* » (Lebsanft 1987: 5).⁹ On mélangeait souvent les pronoms avec une liberté qui paraît totalement exclue à l'heure actuelle. Dans la *Chanson de Roland* (fin du 11^e siècle), Roland, mourant, vouvoie, puis tutoie son épée Durendal (« Je n'ai plus besoin de vous. Ah Durendal, que tu es belle et claire et blanche ; au soleil, tu luis et tu flamboies ! », vv. 2314-2316). Dans *Érec et Énide*, roman courtois de Chrétien de Troyes (12^e siècle), Érec, chevalier de la Table Ronde, se voit tutoyer par Yder, un autre chevalier qui se déclare provoqué par lui. Aux *tu* d'Yder, Érec réagit avec un vouvoiement. Suit un duel qu'Érec gagnera. Au lieu de

⁷ Cf. note 4.

⁸ Voici un extrait significatif (reproduit d'après Bourgeat 1941 : 21-22) : « Si, au milieu de la nuit, je me lève pour travailler, c'est que cela peut avancer de quelques jours l'arrivée de ma douce amie, et cependant, dans ta lettre du 23 au 26 Ventôse, tu me traites de *vous*. // Vous toi-même ! Ah ! mauvaise, comment as-tu pu écrire cette lettre ! Qu'elle est froide ! Et puis, du 23 au 26, restent quatre jours ; qu'as-tu fait, puisque tu n'as pas écrit à ton mari ? ... Ah ! mon amie, ce *vous* et ces quatre jours me font regretter mon antique indifférence. Vous ! Vous ! Ah ! que sera-ce dans quinze jours ? ... ».

⁹ Le recours à la deuxième personne du pluriel pour s'adresser à un seul interlocuteur est attesté avant la période de l'ancien français. On trouve par exemple des traces de vouvoiement dans le latin du 4^e siècle, dans des textes s'adressant aux derniers empereurs romains (Brown & Gilman 1960 : 255).

tuer son rival, Érec l'épargne, ce dont Yder le remercie en le tutoyant, pour ensuite repasser au vouvoiement. Lebsanft (1987) donne de nombreux autres exemples. Même au 13^e siècle, à en juger d'après les textes qui nous sont parvenus, on n'était pas tenu d'utiliser de façon constante le même pronom en s'adressant à un interlocuteur déterminé.

Brown & Gilman (1960) ont formulé, au sujet de l'évolution de la distribution des pronoms *tu* et *vous*, une hypothèse qui a été beaucoup critiquée – et que nous corrigerons à notre tour. L'hypothèse portait sur plusieurs langues européennes : un grand nombre d'entre elles disposent d'un système analogue à celui du français.¹⁰ Dire que, dans toutes ces langues, on est passé d'une « sémantique du pouvoir » (*power semantic*) à une « sémantique de la solidarité » (*solidarity semantic*) serait trop simpliste, il y aurait beaucoup d'autres facteurs pertinents, etc. Qu'il s'agisse d'une généralisation et qu'il y ait des différences entre le français, l'italien et l'allemand (pour ne mentionner que ces langues-là) a été souligné par les auteurs eux-mêmes. Les détracteurs ont également fait valoir que l'hypothèse ne permet pas d'expliquer les différences qu'on observe d'une langue à l'autre, ce qui est vrai si on attribue aux concepts de pouvoir et de solidarité des interprétations immuables plutôt que variables (d'une langue à l'autre, voire d'un individu à l'autre). Ici aussi, ce sont ceux qui ont critiqué Brown & Gilman qui, peut-être sans s'en rendre compte, ont travesti l'hypothèse originale en lui prêtant une rigueur qui lui est étrangère. Les deux auteurs ont été les premiers à convenir que le pouvoir et la solidarité ne se manifestent pas partout, ni d'ailleurs toujours, de la même manière. Ce qui passe pour une relation de solidarité chez les uns ne passe pas forcément pour une relation de solidarité chez les autres, et de nouveaux rapports de solidarité peuvent faire leur apparition suite à des changements d'ordre social (par exemple, à Paris et ensuite dans d'autres villes européennes, les événements de mai 1968). Quant à nos propres réflexions critiques, elles diffèrent de celles de nos prédécesseurs et ont été intercalées dans le résumé de l'hypothèse, vers lequel il convient de se tourner maintenant.

Entre les 12^e et 14^e siècles, disent Brown & Gilman, l'opposition *tu/vous* s'est progressivement installée comme une marque de pouvoir. Si celui-ci peut être représenté par plusieurs attributs (force physique, âge, richesse, origine, sexe, profession ou fonction, etc.), l'usage des pronoms paraît cependant déterminé essentiellement par la hiérarchie sociale des interlocuteurs. Les nobles tutoient les gens du peuple, et ceux-ci utilisent le *vous* à l'égard des seigneurs. Les gens du peuple eux-mêmes tutoient les mendiants, qui en retour pratiquent le vouvoiement. Dans le cercle familial, quel que soit le niveau social, les parents recourent au *tu* quand ils s'adressent à leurs enfants, et ceux-ci utilisent le *vous* en retour, ce qui permet aux enfants de se familiariser dès l'âge le plus tendre avec la relation asymétrique ou non réciproque de pouvoir qu'ils retrouveront plus tard à l'échelle de la société. Dans les *Chroniques* de Froissart (14^e siècle), Dieu s'adresse aux anges en disant *tu* et ceux-ci répondent par *vous*. Du 15^e au 17^e siècle, la *sémantique du pouvoir* demeure la norme.

L'usage entre égaux, à l'époque qui nous intéresse, invite cependant à la réflexion. Puisqu'entre égaux, on utilisait le *tu* ou le *vous* selon le niveau social (les nobles se vouvoient et les autres se tutoient),¹¹ il convient de se demander s'il n'est pas possible, voire néces-

¹⁰ Rappelons qu'il y a aussi des langues où la situation des pronoms d'adresse est bien plus complexe encore. En japonais, pour ne citer qu'un seul exemple, il n'y a pas deux pronoms d'adresse, comme en français, mais sept !

¹¹ Au 17^e siècle, le vouvoiement se répand parmi la nouvelle classe bourgeoise, où on se vouvoit entre époux et aussi, dès que l'enfant atteint un âge suffisamment élevé, dans la relation parentale.

saire, d'adopter une perspective différente. Il semble qu'en haut de l'échelle sociale le pronom d'adresse neutre soit *tu*, alors qu'en bas de l'échelle c'est *vous*. Il y a donc deux systèmes qui coexistent, et on pourrait dire, en adoptant une approche wierzbickienne (cf. Peeters 2002), que dans l'un *tu* est la lexicalisation du primitif sémantique YOU, alors que dans l'autre c'est *vous*. Dans ce deuxième système, *tu* est sémantiquement complexe (tout comme l'est aujourd'hui, dans l'espagnol de Bogotá, le pronom *tú* ; cf. Travis 2002). Dans l'autre système, la complexité sémantique est à chercher du côté du *vous* (comme dans la grande majorité des langues contemporaines qui connaissent une distinction T/V).¹²

Progressivement, grâce à une mobilité sociale grandissante et à la diffusion d'idéologies égalitaires à partir du 18^e siècle, d'autres habitudes se répandent mais ne triompheront qu'au 20^e siècle : alors que le décret officiel de 1792 prescrivant l'abandon de *vous* au singulier et l'emploi généralisé de *tu* n'est plus guère respecté à partir de la chute de Robespierre en 1795, on observe tout de même que, peu à peu, le tutoiement se répand parmi ceux qui fréquentent la même école, qui exercent la même profession, qui appartiennent à la même famille (plus ou moins immédiate) etc., partout où existe, selon Brown & Gilman (1960), une relation de solidarité (naguère corrélée à une relation d'égalité, c'est-à-dire d'absence de pouvoir) ; à l'inverse, le vouvoiement en vient à marquer une relation de distance ou de non-solidarité (naguère corrélée à une relation de pouvoir). L'usage des pronoms est dorénavant largement réciproque ou symétrique, et déterminé essentiellement par le degré de solidarité qui existe entre les interlocuteurs. Si parents et enfants se tutoient les uns les autres, si les écoliers, les étudiants, les ouvriers, les collègues de bureau se tutoient entre eux, un juge qui s'adresse à un avocat lui dit *vous*, et l'avocat qui répond en fait autant.

Brown & Gilman (1960 : 261) font remarquer qu'une fois la solidarité établie comme paramètre distributionnel des pronoms *tu* et *vous*, le *tu* tend à se généraliser, dans la mesure où augmente le nombre de relations sociales définies comme ayant un degré suffisant de « solidarité » pour mériter la réciprocité du *tu*. Ce point de vue est aujourd'hui à nuancer (voir section 5), ce qui nous invite une fois de plus à réfléchir sur la validité de l'hypothèse. Il serait sans doute plus simple de dire que, des deux systèmes coexistant avant l'avènement des idéologies égalitaires, l'un s'est imposé aux dépens de l'autre. *Tu* est dès lors devenu le seul pronom d'adresse non marqué et sémantiquement simple (ce qui n'exclut guère certains usages pragmatiquement marqués ; cf. section 4), alors que *vous*, marqueur de la non-solidarité et de la distance, est *toujours* marqué et sémantiquement complexe.

3. On se tutoie ?

Le tutoiement et le vouvoiement ne sont pas des comportements immuables : une personne que l'on vouvoie ne le sera pas forcément à tout jamais. Reste à savoir – et le plus souvent à deviner – quand est venu le meilleur moment de passer du *vous* au *tu*. Qu'un tutoiement auquel l'interlocuteur ne s'attendait pas (encore) ne soit pas toujours apprécié ressort clairement de l'expérience de l'homme qui, avant de se marier, avait

¹² Depuis l'introduction des symboles T et V, du latin *tu* et *vos* (Brown & Gilman 1960), cette terminologie s'est imposée même dans les langues où les pronoms qu'on oppose ne commencent pas forcément, comme en français, par un *t* (celui du pronom *tu*) et par un *v* (celui du pronom *vous*). Sur les distinctions « de politesse » dans les langues du monde, on verra l'excellent aperçu de Helmbrecht (2003) qui, cependant, situe les origines du vouvoiement français au moyen âge (cf. note 9).

commencé à tutoyer celle qui allait devenir sa femme, et s'était entendu rappeler à l'ordre (Sherzer 1988 : 614). Elle croyait qu'il y allait un peu vite, et que le tutoiement était trop « osé ». Il a repris son vouvoiement et les deux ont continué à se vouvoyer après leur mariage. On lui a souvent demandé pourquoi, au point que le mari s'est vu obligé, plus d'une fois, à dire à ces indiscrets de ne pas se mêler de sa vie privée...

Un exemple assez inhabituel d'un tutoiement *imposé* est celui de l'enquêté de Sherzer (1988 : 613) qui lui parla d'une rencontre fortuite avec le commissaire de police de sa ville, dans le Sud-Est de la France. Les deux s'étaient déjà rencontrés, et se connaissaient un tant soit peu. Le commissaire dit *tu*, l'autre dit *vous*. Le commissaire lui ordonna de le tutoyer, sans quoi, dit-il, il répondrait à chaque vouvoiement en disant *Merde!* Un autre exemple du passage relativement contraint du *vous* au *tu* (Sherzer 1988 : 614-615) est l'histoire d'un mari et de sa femme qui avaient trouvé impossible de tutoyer une dame bien plus âgée qu'eux. La raison en était que la dame avait été l'institutrice de la femme. Le tutoiement survint pendant un camp de vacances auquel participaient l'ancienne institutrice, le mari et la femme, et des amis du couple. Les amis, qui n'avaient jamais rencontré la dame, la tutoyèrent aussitôt (ce qui s'explique dans le contexte d'un camp de vacances ; cf. Gardner-Chloros 1991), conduisant ainsi le mari et sa femme à faire de même – bien que ce fût plus dur pour eux que pour leurs amis.

Ces deux exemples sont atypiques. Le tutoiement s'installe souvent à la demande (« On se tutoie ? »), en règle générale de la part de celui qui a un plus grand droit au vouvoiement – ce qui est, aux yeux de Brown & Gilman (1960 : 260), un « résidu intéressant » de la sémantique du pouvoir. A ceux que l'on invite au tutoiement, mais qui en sont incapables, l'hebdomadaire suisse *Construire* signale, en marge des articles de Renaud Michiels, trois stratégies discursives permettant de dire « ni tu ni vous »¹³ : on peut escamoter le verbe (« Encore un peu de café ? ») ou bien utiliser *ça* (« Ça va ? » au lieu de « Tu vas bien aujourd'hui ? »), ou encore faire semblant de s'adresser à plus d'une seule personne à la fois. Une quatrième stratégie, signalée par Lagane (1963 : 40), consiste à utiliser le pronom *on* (p. ex. dans des phrases interrogatives : « Alors, on se promène un peu, par ce beau temps ? »).

Parfois, les *vous* cèdent aux *tu* par inadvertance. Dans ces cas-là, il peut y avoir une remarque justificative *post factum* (« Oh, je t'ai tutoyé... Je ne me rendais pas compte. Bah, on est entre amis, non ? »). Parfois aussi, le passage va de pair avec une espèce de cérémonial (qui marque l'importance de la transition). En Suisse romande, il y a une ancienne tradition appelée le *rite du schmolitz* : « Praticué entre deux personnes, ce rite consiste à boire simultanément un verre de vin en se donnant le bras ; il semble qu'entre hommes et femmes il s'accompagne d'un baiser » (Schoch 1978 : 69).¹⁴

Le tutoiement signale souvent un point de non-retour, un degré d'intimité auquel il est difficile de renoncer, alors que le vouvoiement constitue un comportement moins engagé et plus facile à modifier. Souvent, un nombre de tutoiements spontanés qui surgissent au milieu d'une série de vouvoiements destinés à cacher une affaire illicite suffi-

¹³ L'intitulé est un clin d'œil vers Gardner-Chloros (1991).

¹⁴ Voir aussi la description de ce rite de passage donnée dans l'hebdomadaire *Construire* (6 mai 2003 ; cf. note 5) : « Il est temps de faire schmolitz, c'est-à-dire passer au tutoiement autour d'un verre de blanc. Un « cul sec » plus tard et le vouvoiement entre les deux buveurs appartient à l'histoire. » Le mot *schmolitz* est d'origine allemande : de l'argot d'étudiants de langue allemande du 18^e siècle, il s'est répandu dans l'argot des étudiants romands, avant de passer dans la langue générale. Curieusement, il n'existe pas en suisse alémanique.

(encart publicitaire)

ront à faire naître, dans l'esprit du partenaire trompé, des soupçons qui risquent d'être le prélude d'un imminent divorce (Sherzer 1988 : 616). Faut-il s'étonner qu'un scénario semblable figure aussi dans *Tutoiements*, le recueil déjà mentionné de Raymond Jean ? Alice, secrétaire, tutoie son patron Paul, qui l'a invitée à dîner chez lui, ne laissant subsister aucun doute dans l'esprit de Marie-Claire, l'épouse, quant à l'affaire dans laquelle ils se sont embarqués. Le lendemain, quand il insiste qu'elle le vouvoie, elle rétorque en le menaçant de finir la liaison si, dans sa passion, il lui arrive de la tutoyer...

En règle générale, le passage non forcé du *tu* au *vous* est rare. Sherzer (1988 : 615) en rapporte tout de même deux exemples. Le premier, assez tragique, est celui d'un instituteur au tutoiement facile, qui, après avoir vouvoyé sa voisine, s'est mis à lui dire *tu* – jusqu'au moment où elle est restée défigurée des suites d'une maladie. A partir de ce moment-là, il a repris son vouvoiement. L'histoire rappelle l'observation de Gardner-Chloros (1991) que le physique est susceptible de jouer un rôle dans la décision de dire *tu* ou bien *vous* (voir section 5). L'autre exemple est celui d'un homme qui, un jour, a eu la visite d'un ancien capitaine de l'armée avec qui, lors de son service militaire, il avait été dans une relation asymétrique : le capitaine tutoyait, l'autre vouvoyait. Lors de la visite, qui n'avait aucun rapport avec le service militaire révolu, les deux se sont vouvoyés. Béal (1989 : 76) rapporte le cas du responsable d'un bureau de recrutement à Lyon qui insistait sur le tutoiement réciproque, jusqu'au jour où son supérieur parisien est venu visiter le bureau et qu'il s'est mis à vouvoyer tout le monde. Les employés étaient indignés par cette hypocrisie et, se sentant trahis, ont repris le vouvoiement.

4. Usages marqués du tutoiement et du vouvoiement

Les usages marqués du *tutoiement* ont été illustrés de façon pertinente par Schoch (1978). Un exemple, peut-être extrême, est celui du cri lancé à un inconnu qui est sur le point de se suicider en sautant du toit d'un immeuble : il y a, dans des cas de ce genre, une tendance très nette à tutoyer. Le fait que la deuxième personne du singulier est plus brève et dès lors plus facile à prononcer dans une situation d'urgence n'est certainement pas étranger à cet état de choses. Il doit cependant y avoir d'autres facteurs, puisque le vouvoiement dans ces situations n'est certainement pas exclu – il est probablement moins invraisemblable que ne le croit Schoch. Un autre facteur qui joue est le désir d'établir un rapport immédiat avec le suicidaire. Des considérations analogues président au choix du tutoiement dans toute exclamation dont le but est d'éviter un danger ou d'assister une personne en détresse.

L'usage marqué et momentané du tutoiement s'observe aussi dans des situations conflictuelles. Le tutoiement, dans ces situations-là, trahit souvent un désir d'insulter celui à qui on s'adresse, par exemple dans les bagarres de rue, les manifestations, ou bien les propos furieux qu'échangent les automobilistes sur la voie publique (l'une des manifestations de la soi-disant « rage au volant »). Puisque ceux qui s'affrontent ne se connaissent pas, on s'attend peut-être au vouvoiement ; cependant, le tutoiement que l'on observe exprime le mépris que les parties en présence ont l'une pour l'autre.

On conçoit par ailleurs que l'un des buts du tutoiement de mépris est l'exercice de pression ou de menaces (contexte de non-solidarité explicite). Ce fut une stratégie courante des forces de l'ordre, par exemple lors de l'interrogation de suspects par des policiers ou des détectives. Ceux-ci étaient maîtres de la situation ; la relation de non-réciprocité qu'ils cherchaient à imposer était appuyée par des moyens linguistiques. Ceux-là ne devaient surtout pas essayer de recourir au tutoiement en répondant aux

questions qu'on leur posait. Le choix de temps verbaux du passé aura convaincu le lecteur que, sur ce point, les choses ont évolué depuis la publication de l'article de Schoch (1978) :

Charles Pellegrini, ancien patron de l'OCRB (Office central de répression du banditisme), se souvient du temps béni où les malfrats tremblaient comme des feuilles à l'idée de croiser un uniforme. « On les tutoyait tous : les proxos, les indics, les braqueurs... Et eux, ils nous vouvoient. C'était la règle. Sauf pour les grands. Les caïds. (...) Dans la rue, aujourd'hui, Charles Pellegrini entend des dialogues qui le font sursauter : « Tu ne me touches pas ! » dit le gamin au policier. « Monsieur, vous vous calmez », répond ce dernier.¹⁵

Comment peut-on expliquer les *alternations* entre *tu* et *vous* que l'on observe parfois entre les mêmes interlocuteurs ? Des alternations de ce genre sont évidemment très marquées – plus encore que l'imposition d'une relation de pouvoir. L'exemple le plus frappant d'alternation est celui qui s'observe de nos jours partout où se croisent les chemins des journalistes et des politiques. Personne n'en a été plus offensé que Carton (2003), dans un ouvrage où il dénonce la connivence qui existe entre les deux groupes professionnels. Carton lui-même est un ancien journaliste politique ; écœuré du comportement d'un grand nombre de ses confrères (qui aurait été impossible sans la complicité des politiques), il n'en a jamais voulu jouer le jeu et dit en avoir payé le prix. Voici quelques extraits très révélateurs :

Je tutoie, tu tutoies, nous nous tutoyons. Pas devant micros et caméras, ah ! ça, non, surtout pas. Jamais ! Il faut que le « tu » reste entre soi. Le peuple requiert quand même quelques mises en scène.¹⁶ (Carton 2003 : 97)

On dit « tu », on écrit « vous ». Petite gymnastique facile, entendue par avance. Tours de passe-passe convenus qui ne gênent personne. Tout le monde, dans ce milieu, finit par tutoyer tout le monde et le comble, c'est que si vous ne le faites pas, vous passez pour un bégueule, un pisse-froid, entre autres amabilités. (Carton 2003 : 98)

Avant d'avoir des idées, [Sarkozy] s'est mis à tutoyer tout le monde, tout le temps, en tous lieux, sauf évidemment à la radio et à la télé. Sans jamais se poser de questions. Il me recevait : « Bonjour, comment vas-tu ? » Je répliquais invariablement : « Bien et vous-même ? » Cette réponse suffisait pour imposer le vouvoiement dans nos échanges mais ne suffisait pas à éviter qu'il recommence le même cinéma la fois suivante, dans l'espoir que, de guerre lasse, vous vous laissiez prendre à son stratagème. (Carton 2003 : 121)

En règle générale, les alternances entre le vouvoiement et le tutoiement, loin de faire partie d'un jeu élaboré auquel participent, de plein gré, la plupart des politiques et la

¹⁵ Henri Haget, « On se tutoie ? Faut voir » (cf. note 4). Le « tutoiement policier » figure également au centre de l'un des récits inclus dans le recueil *Tutoiements*, quoiqu'il s'y adresse non pas à des criminels mais à un immigré qui est incapable de produire tous ses papiers et qui tutoie à son tour le policier qui l'interroge...

¹⁶ [Note ajoutée par B.P.] Il y a des exceptions : Karl Zéro, journaliste de Canal+ et animateur de l'émission *Le vrai journal*, s'est fait une réputation en tutoyant ses invités politiques. Ils n'ont pas tous acquiescé. Édouard Balladur lui aurait dit : « Vous pouvez me tutoyer, mais je continuerai de vous vouvoyer » (Blume, cf. note 4). On se demande si ceux qui acceptent le tutoiement, plutôt que de l'accepter de bon cœur, le « tolèrent » à des fins politiques.

plupart des journalistes, signalent de façon linguistique les hauts et les bas, de même que d'autres variables, d'une relation entre interlocuteurs. Schoch (1978 : 67-68) observe qu'en vue de consoler quelqu'un, le recours explicite au tutoiement – qui est plus réconfortant, car plus intime – peut être préférable au vouvoiement d'usage. D'autres passages temporaires du *vous* au *tu* sont inspirés par le désir d'insulter l'interlocuteur, ou d'exprimer le mépris qu'on ressent envers lui (situations à comparer à celles, décrites plus haut, d'usages marqués du tutoiement dans les incidents de rage au volant et par les forces de l'ordre). En cas de désaccord, au cours d'une discussion très passionnée (chargée d'émotion), il n'est pas inhabituel que, tout d'un coup, le vouvoiement cède le pas à un tutoiement manipulateur, lorsque l'un des locuteurs essaie de convaincre l'autre du bien-fondé de ses arguments. La communication s'en trouverait facilitée, dans la mesure où la formalité est perçue comme un obstacle. En revanche, toujours selon Schoch (1978), le recours à la forme dite polie pour exprimer un sentiment de mépris ou de colère envers quelqu'un qu'on a l'habitude de tutoyer, ou bien pour manifester qu'on n'est pas d'accord, s'observe de moins en moins souvent.

Finalement, les usages *non réciproques* n'ont pas disparu, mais sont devenus eux aussi marqués : plutôt que d'être naturels et attendus, ils sont porteurs d'un message très spécifique. Ce message concerne le rapport qui existe entre ceux qui participent à une conversation ou un acte communicatif. Dire *tu* et exiger qu'on réponde en disant *vous*, c'est signaler qu'on est dans une relation de pouvoir ou d'inégalité hiérarchique. Dire *vous* à quelqu'un qui vous tutoie, c'est signaler soit qu'on accepte qu'il existe une relation de pouvoir (quelconque), soit que le tutoiement est inapproprié. On connaît la réponse « acquiesçante » et souvent citée de François Mitterrand à ce militant qui lui demandait à brûle-pourpoint s'il pouvait le tutoyer. La réaction ne se fit pas attendre : « Si vous voulez... ». D'autres réactions sont bien moins subtiles : on pense notamment aux remarques glaciales du type : « Dites... Que je sache, nous n'avons pas gardé les cochons ensemble ! »

5. Tendances récentes

Il y a trente ans, en essayant de faire le point sur la base d'une enquête dans un lycée de Toulon, Bustin-Lekeu (1973 : 782) constatait que ce qui était autrefois un système d'une clarté et d'une précision exemplaires était devenu un dédale d'une complexité oppressive. Elle en cherchait l'explication dans la possibilité qu'on avait d'ignorer, sans en être obligé, certaines « barrières sociales » naguère incontournables. *On*, c'était avant tout l'échantillon relativement réduit des 36 lycéens et lycéennes âgés de quatorze à seize ans qu'elle avait observés et qui semblaient, jusqu'à un certain point, avoir adopté le tutoiement réciproque généralisé qui, dit-on souvent, était dans l'air depuis les événements de mai 1968 – événements qui marqueraient « le début des années < tu > ». ¹⁷ Les quelques enquêtes qui ont été réalisées plus récemment, dans diverses parties de la francophonie, montrent combien les étiquettes de ce genre peuvent être trompeuses si on les prend au pied de la lettre. Le *tu* réciproque généralisé ne s'est jamais imposé au-delà de certaines classes d'âge ni au-delà de certaines classes socioprofessionnelles.

Nous commencerons notre aperçu en Suisse, plus particulièrement à Lausanne où Schoch (1978) a mené une enquête dont les résultats valent la peine d'être brièvement évoqués. Elle a constaté que, des trois groupes d'âge observés, les plus jeunes (âgés de

¹⁷ Renaud Michiels, « Tu ou vous ? » (cf. note 5).

20 à 35 ans) tutoyaient davantage que les plus âgés (qui avaient entre 50 et 65 ans). Ils ne vouvoyaient que dans des contextes formels, alors que les plus âgés ne tutoyaient qu'en famille ou bien entre collègues. Les étudiants en particulier étaient très attachés au tutoiement, qui leur paraissait sacro-saint : il s'agissait d'une « véritable profession de foi »... Chez les plus jeunes comme chez les plus âgés, le choix du pronom personnel était moins déterminé par les différences socioprofessionnelles que dans le groupe intermédiaire, où les personnes avec une formation universitaire tutoyaient plus que celles qui n'avaient pas fait d'études à l'université. Il y avait cependant dans ce groupe intermédiaire peu de tendances relativement nettes dans l'une ou l'autre direction (tutoiement ou vouvoiement) : on devine que les 35 à 50 ans étaient en quelque sorte tirillés entre les deux autres groupes, et influencés aussi bien par le tutoiement plus fréquent des jeunes que par la « rigidité formelle » des plus âgés.

Dans les trois groupes, à la question de savoir ce qu'exprime le vouvoiement, les universitaires tendaient à répondre que c'était une marque de distance ou de réserve, alors que les autres parlaient plus volontiers d'une marque de respect. Dans la terminologie de Brown & Gilman (1960), le vouvoiement signalait donc pour les uns une relation de non-solidarité, et pour les autres une relation de pouvoir. Schoch (1978) se posait à ce sujet une question extrêmement intéressante : le vouvoiement inspiré par le respect serait-il une espèce d'hypercorrection dans la classe des non-diplômés ?¹⁸ Dans ce cas-là, ce serait parce que les non-diplômés croyaient (à tort) que la norme parmi les universitaires était (ou continuait d'être) d'adopter le vouvoiement comme marque de respect, qu'ils la reprenaient à leur compte : ils imitaient peut-être une « norme » qui en réalité n'existait pas.

Observant les différences de comportement dans les trois groupes d'âge, Schoch (1978) se posait une question supplémentaire – et qui nous paraît cruciale : y avait-il un changement linguistique en cours, une variante (le *tu*) était-elle en train de se substituer à une autre (le *vous*) ; ou bien le comportement des plus jeunes était-il lié à leur âge ? Schoch ne se prononçait pas, mais il semble nettement moins difficile de se prononcer aujourd'hui. Il y a lieu de croire que nous avons ici un exemple très net d'un comportement linguistique qui change en fonction de l'âge du locuteur. La régression du tutoiement au niveau individuel est des plus réelles, et résulte d'une part de l'affaiblissement de cet esprit contestataire tellement plus congruent avec l'adolescence qu'avec la vie adulte, et d'autre part du fait que, une fois passés les 25 ans, on ne fait plus partie de ce groupe de jeunes auquel les médias et la société confèrent une image et des privilèges distincts (Béal 1989 : 67-68). Il n'empêche que certaines relations sociales sont effectivement devenues plus informelles, et moins gouvernées qu'autrefois par des considérations hiérarchiques. Les jeunes des années soixante sont aujourd'hui des quinquagénaires qui, en général, tutoient un peu plus volontiers et un peu plus facilement que les générations précédentes (Béal 1989 : 67). Ce serait une folie que de chercher à nier que, dans l'ensemble, le tutoiement se soit répandu ; mais ce serait une plus grande folie encore que d'ignorer qu'avec l'âge vient également la prise de conscience que le tutoiement n'est pas toujours approprié et que le vouvoiement est plus indiqué.

Les observations de Gardner-Chloros (1991), dans trois villes de l'Alsace, permettent de corroborer ce qui précède. L'objectif n'était pas d'explorer les différences d'usage constatées chez des locuteurs appartenant à des groupes socioprofessionnels différents,

¹⁸ On parle d'une hypercorrection dans le cas d'un comportement linguistique fondé sur des impressions incorrectes ou désuètes.

ce que des enquêtes antérieures – dont celle de Schoch (1978) sur le français romand – avaient déjà fait. Il convient de faire remarquer à ce sujet qu'en France les différences socioprofessionnelles dans le domaine des pronoms d'adresse sont moins prononcées qu'ailleurs (en Suisse et au Canada, c'est-à-dire dans certaines régions périphériques de la francophonie). Qu'elles existent est néanmoins prouvé par l'expérience, rapportée par Sherzer (1988 : 614), du maçon qui trouva curieux qu'un comte pour qui il avait travaillé le tutoyait, alors qu'il vouvoyait son épouse. Le maçon lui-même vouvoyait monsieur le comte et tutoyait sa femme.

Le but de Gardner-Chloros (1991) était d'évaluer l'importance de facteurs *autres* que socioprofessionnels. Sur la base d'un questionnaire et d'une série d'entretiens, elle a (en gros) confirmé les observations non empiriques contenues dans l'organigramme de Béal (1989) – qu'elle n'a pas connu. Elle a notamment constaté :

- que le choix de pronom est lié en même temps au rapport entre l'âge de celui qui parle et celui à qui on parle, et au rapport entre les interlocuteurs eux-mêmes (s'agit-il de la première rencontre, ou d'une rencontre ultérieure ?) ;
- que les jeunes se tutoient facilement, même dès la première rencontre (ils forgent des liens de solidarité immédiate) ;
- que les plus âgés tutoient le plus souvent les moins de 15 ans, qu'ils les connaissent ou non (certains vouvoient cependant les moins de 15 ans lors d'une première rencontre) ;
- que d'autres variables entrent en ligne de compte quand on a affaire à un interlocuteur connu qui est plus âgé (on tutoie plus facilement les membres de la famille, surtout proche, à l'exception peut-être des grands-parents et de la belle-famille, que ceux à qui on n'est pas apparenté ; on tutoie plus facilement les amis que les connaissances ; etc.) ;
- qu'au-delà de l'âge de 30 ans, les relations deviennent plus formelles : alors qu'un interlocuteur inconnu est généralement vouvoyé, la moitié des enquêtés âgés de 30 à 50 ans hésitent entre le tutoiement et le vouvoiement, même avec des interlocuteurs connus et du même âge ;
- qu'après l'âge de 50 ans, le tutoiement devient plus rare encore : la majorité vouvoie aussi bien ceux qui ont le même âge que ceux qui sont plus âgés ;
- que les inconnus plus âgés sont toujours vouvoyés ;
- que souvent le contexte joue un rôle : si le tutoiement est plus répandu dans un contexte de loisirs/sports que dans le contexte du travail, il faut également distinguer entre les soirées au théâtre et les concerts classiques d'une part, et les concerts rocks et les rave parties, de l'autre ; le vouvoiement est tout à fait possible dans le premier cas, mais pratiquement exclu dans l'autre ;
- que, dans le contexte travail, ceux qui sont en bas de l'échelle hiérarchique se tutoient entre eux pour se différencier de leurs supérieurs, mais vouvoient les collègues d'un niveau hiérarchique différent ; les supérieurs, quant à eux, vouvoient tout le monde ;
- que l'apparence (les vêtements, le style « cool » vs « bon chic bon genre », le physique) de l'interlocuteur est un facteur important ;

- que même le sexe de l'interlocuteur peut être significatif : le tutoiement s'impose plus vite entre personnes du même sexe, et moins vite entre personnes de sexe différent.

Au Canada, il y a eu, tout récemment, l'enquête de Vincent (2001) parmi quelque 3 000 (!) francophones natifs du Québec. Bien que le *vous* québécois semble avoir reculé plus que le *vous* français, les constatations faites par Gardner-Chloros (1991) se trouvent largement confirmées. Comme en France, le sexe et l'âge des interlocuteurs jouent un rôle très significatif dans le choix des pronoms d'adresse. Cependant, il y a au Canada des dissimilarités frappantes, d'une classe sociale à l'autre, décrites à partir des années soixante (cf. Lambert 1967, Lambert & Tucker 1976). Ces dissimilarités, à en croire Lyster (1996), continuent d'exister : les parents appartenant à la classe ouvrière exigent par exemple assez souvent de la part de leurs enfants un vouvoiement non réciproque que les parents appartenant aux classes plus élevées n'imposent guère.¹⁹ L'auteur de ces lignes se rappelle le choc qu'il a ressenti en 1983 en s'entendant tutoyer par la caissière d'une crêperie dans la banlieue québécoise, une adolescente qu'il n'avait jamais rencontrée auparavant et qui appartenait probablement à la classe moyenne. « Tu as bien mangé ? » m'a-t-elle demandé quand je lui ai tendu le talon qui mentionnait le détail de ma commande. J'étais éberlué au point d'avoir du mal à donner une réponse. Je m'étais évidemment attendu au vouvoiement dont j'avais l'habitude en Europe. Par ailleurs, le tutoiement canadien dérange jusqu'aux Canadiens eux-mêmes. Dans le magazine de la Faculté de médecine de l'Université Laval (Québec), où elle était étudiante de deuxième année en 1999, Karyne Cordeau²⁰ rapporte :

Certains profs que je vouvoie me sont beaucoup plus sympathiques que la serveuse du restaurant qui me tutoie à tour de bras sous prétexte que je ne suis qu'une pauvre-jeune-cliente-pas-encore-madame ! Cela m'agresse au plus haut point lorsque j'entre dans un magasin et que je me fais demander : « Scuse ! Salut ! Est-ce que tu cherches du linge ? », « Non, je cherche la porte ! ».

Dans certains usages canadiens, le tutoiement s'est de toute évidence imposé plus qu'ailleurs. Sans les assurances que nous donne Karyne Cordeau, qui croirait à la véracité de cet autre incident qu'elle rapporte ?

Imaginez la situation suivante : une salle de cours, à l'université, d'à peu près 300 personnes et un professeur en avant. Un étudiant lève la main : « Aye ! Tu peux-tu m'expliquer ça ? J'comprends rien pantoute ! ». Cette situation est véridique, fort malheureusement. L'étudiant et le professeur ne se connaissent pas du tout. Ils n'avaient même jamais échangé une seule parole. Et pourtant, l'étudiant tutoyait le professeur. Cela vous fait-il grincer des dents ?
Moi, si.

Pour deux étudiants européens, l'un belge, l'autre française, tous deux venus se perfectionner à Montréal, tous deux interviewés (en 1998) par le magazine de l'École nationale de théâtre du Canada, le tutoiement que s'entendent adresser les professeurs de ladite École a été un véritable choc culturel.²¹

¹⁹ Les recherches plus détaillées de Lyster portent uniquement sur le tutoiement et le vouvoiement dans des requêtes, des protestations et des offres formulées par un groupe d'élèves relativement homogène ; les données ne sont pas suffisamment diversifiées pour permettre des conclusions d'ordre général.

²⁰ « Aye man ! Tu peux-tu m'expliquer ? », in : *Le Globe & Med*, (12 octobre 1999).

²¹ Jacinthe Tremblay, « Vie étudiante : Froid et tutoiement », in : *Journal [de l'] École nationale de théâtre du*

Thibault (1991) a signalé un certain nombre de faits purement linguistiques qui pourraient expliquer pourquoi les Canadiens (ou du moins certains Canadiens) semblent tutoyer plus volontiers que les Français. *Tu* fonctionne également comme suffixe interrogatif dans la langue parlée (cf. le titre de l'article de Karyne Cordeau). En outre, il fait partie de certaines expressions spontanées ou figées telles que le célèbre *tu sais* (prononcé localement comme *tsé*). Enfin, il assume le rôle du pronom indéfini *on*, qui est devenu pronom personnel et s'est substitué presque entièrement au pronom traditionnel de la première personne du pluriel, le *nous*.

Il n'empêche qu'à l'heure actuelle, des deux côtés de l'Atlantique, le vouvoiement regagne du terrain. En effet, nul n'ignore que tant va la cruche proverbiale à l'eau qu'à la fin elle se casse. Dans les Clubs Méditerranée, elle s'est cassée il y a quelques années. Jusqu'en 1999, le règlement y prescrivait le tutoiement entre les Gentils Organisateurs et les Gentils Membres. Dorénavant, les GO sont tenus de vouvoyer les GM : « Avant, nos clients venaient pour le tutoiement ; aujourd'hui, ils viennent pour être tranquilles. »²² Ironiquement, d'autres compagnies ont cherché, sans trop de succès, à adopter (si ce n'est à imposer) le tutoiement au moment même où les Clubs Med l'abandonnaient :

Chez Thales (ex-Thomson-CSF), une note diffusée à tous les salariés a fait du vendredi une journée *casual* où le port du costume est facultatif et le tutoiement prôné entre tous les collaborateurs, du haut au bas de l'échelle. Les cravates ont sauté plus facilement que les verrous sociaux. « Concrètement, rien n'a changé, note Christian Motreff, délégué CGC chez Thales. C'est de la poudre aux yeux. Au moment de négocier les hausses de salaire, on discute avec qui ? Un copain ou le représentant d'une institution ? »²³

Par ailleurs, de plus en plus de voix se lèvent pour réintroduire le vouvoiement dans les écoles, les collèges et les lycées, où le tutoiement des enseignants dans le discours quotidien des adolescents était devenu relativement courant. « Finie la mode du tutoiement égalitaire sauce soixante-huitarde ! » observe Renaud Michiels.²⁴ Le nombre d'instituts d'enseignement qui, ces dernières années, ont ajouté à leur code de conduite (implicite ou explicite) l'obligation de vouvoyer les enseignants s'accroît rapidement, mais le retour universel aux habitudes d'antan n'est pas pour demain.

6. Conclusion

Dans l'ensemble, le tutoiement s'est répandu aux dépens du vouvoiement, au Canada plus encore qu'en France et dans d'autres pays européens où le français est une langue officielle. Les événements de mai 1968 ont indubitablement joué un rôle, mais leur importance ne doit pas être exagérée : le vouvoiement, observe Coffen (2002 : 237), reste « bien ancré ». Toujours est-il qu'à l'heure actuelle la recherche de règles précises

Canada, 9, (printemps 1998), p. 3. Il paraît que, parmi les francophones de l'Ontario du Nord, le vouvoiement des professeurs aurait passé pour une insulte, puisque dans cette région seuls les plus âgés se voient adresser la parole à l'aide de *vous*.

²² Explication fournie au siège de l'entreprise et rapportée par Henri Haget, « On se tutoie ? Faut voir » (cf. note 4).

²³ Ibid.

²⁴ « L'école se voue au vous » (discussion de la situation actuelle en Suisse romande), in : *Construire*, 19, (6 mai 2003). A noter, dans *Tutoiements*, le recueil littéraire de Raymond Jean, l'histoire de Bruno, jeune prof qui voit se détériorer les rapports qu'il entretient avec ses élèves dès qu'il en tolère le tutoiement.

pour le tutoiement et le vouvoiement en français moderne paraît vouée à l'échec, tant il y a de variables qui semblent avoir un rôle à jouer. Tout bien considéré, à part l'âge, le sexe, le contexte, etc., il est clair que l'émotion, la nature du discours (privé ou public) et la politesse sont des paramètres d'envergure dans la décision de tutoyer ou de vouvoyer. Il importe de ne pas les ignorer lors d'un examen des habitudes communicatives d'un ensemble de locuteurs. Par ailleurs, il y a sans doute des paramètres que nous n'avons même pas envisagés, particulièrement sur le plan régional (environnement urbain ou rural, importance des villes, influences dialectales, proximité d'une langue étrangère, etc.). Le choix entre *tu* et *vous* est plus que jamais une affaire très compliquée.²⁵

Bibliographie

- Aubry, Claude (1999), *Dites-moi tu*. – Paris : Horay.
- Béal, Christine (1989), « « On se tutoie ? » Second Person Pronominal Usage and Terms of Address in Contemporary French », in : *Australian Review of Applied Linguistics*, 12(1), 61–82.
- Bourgeat, Jacques (éd.) (1941), *Napoléon : Lettres à Joséphine*. – Paris : Guy Le Prat.
- Brown, Roger / Gilman, Albert (1960), « The Pronouns of Power and Solidarity », in : Thomas A. Sebeok (éd.), *Style in language*. – Cambridge : The Technology Press of Massachusetts Institute of Technology, 253–276. Dernière reprise (2003) in : Christina Bratt Paulston & G. Richard Tucker (éd.), *Sociolinguistics. The Essential Readings*. – Oxford : Blackwell, 156–176.
- Bustin-Lekeu, Francine (1973), « Tutoiement et vouvoiement chez les lycéens français », in : *The French review*, 46, 773–782.
- Carton, Daniel (2003), « Bien entendu... c'est off ». Ce que les journalistes politiques ne racontent jamais. – Paris : Albin Michel.
- Coffen, Béatrice (2002), *Histoire culturelle des pronoms d'adresse. Vers une typologie des systèmes allocutoires dans les langues romanes*. – Paris : Champion.
- Dewaele, Jean-Marc (2002a), « Vouvoiement et tutoiement en français natif et non natif. Une approche sociolinguistique et interactionnelle », in : *La chouette*, 33, 1–13.
- Dewaele, Jean-Marc (2002b), « Variation, chaos et système en interlangue française », in : *Aile*, 17, 143–167.
- Gardner-Chloros, Penelope (1991), « Ni tu ni vous. Principes et paradoxes dans l'emploi des pronoms d'allocution en français contemporain », in : *Journal of French Language Studies*, 1, 139–155.
- Helmbrecht, Johannes (2003), « Politeness Distinctions in Second Person Pronouns », in : Friedrich Lenz (éd.), *Deictic Conceptualisation of Space, Time and Person*. – Amsterdam : John Benjamins, 185–202.
- Jean, Raymond (2000), *Tutoiements*. – Paris : Arléa.
- Kinginger, Celeste (2000), « Learning the Pragmatics of Solidarity in the Networked Foreign Language Classroom », in : Joan K. Hall & Lorrie S. Verplaetx (éd.), *Second and Foreign Language Learning through Classroom Interaction*. – Mahwah : Lawrence Erlbaum, 23–46.
- Lagane, René (1963), « On pronom indéfini ou pronom personnel ? », in : *Le français dans le monde*, 21, 39–40.

²⁵ Nous remercions Peter Blumenthal, Sandra Lhafi et les lecteurs anonymes de cet article de bien avoir voulu nous donner plusieurs conseils ayant permis d'améliorer le texte en vue de sa publication. Nous sommes également redevables à Lise Fontaine, spécialiste des lettres de Napoléon à Joséphine.

- Lambert, Wallace E. (1967), « The Use of *tu* and *vous* as Forms of Address in French Canada. A Pilot Study », in : *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior*, 6, 614–617.
- Lambert, Wallace E. / Tucker, George R. (1976), *Tu, Vous, Usted. A Sociopsychological Study of Address Patterns*. – Rowley : Newbury House.
- Lebsanft, Franz (1987), « Le problème du mélange du < tu > et du < vous > en ancien français », in : *Romania*, 108, 1–19.
- Loubna, Dimachki / Neijete, Hmed (2001), « < Bonjour madame ! >, < Bonjour mon frère ! > Le système des termes d'adresse dans des interactions verbales en France, au Liban et en Tunisie », in : Catherine Kerbrat-Orecchioni & Véronique Traverso (éd.), *Actes du VIII^e Colloque de l'Association pour la recherche interculturelle* (<http://www.unige.ch/fapse/SSE/groups/aric/Textes/> Dimachki).
- Lyster, Roy (1994), « The Effect of Functional-Analytic Teaching on Aspects of French Immersion Students' Sociolinguistic Competence », in : *Applied Linguistics*, 15, 263–287.
- Lyster, Roy (1996), « Question Forms, Conditionals, and Second-Person Pronouns Used by Adolescent Native Speakers across two Levels of Formality in Written and Spoken French », in : *The Modern Language Journal*, 80, 165–182.
- Lyster, Roy / Rebuffot, Jacques (2002), « Acquisitions des pronoms d'allocution en classe de français immersif », in : *Aile*, 17, 51–72.
- Maley, Catherine A. (1972), « Historically Speaking, *tu* or *vous* ? », in : *The French Review*, 45, 999–1006.
- Peeters, Bert (2002), « La métalangue sémantique naturelle au service de l'étude du transculturel », in : *Travaux de linguistique*, 45, 83-101.
- Pope, Catherine (2000), « *Tu* ou *vous* ? Réflexions sur l'emploi des formes d'adresse en français langue étrangère en Angleterre », in : Annick Englebert, Michel Pierrard, Laurence Rosier & Dan Van Raemdonck (éd.), *Actes du XXII^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes*, vol. 9. – Tübingen : Niemeyer, 261–267.
- Raymond, Jean (2000), *Tutoiements*. – Paris : Arléa.
- Saunière, P. / Saunière-Vache, A. / Soyez, S. / Herbaut, A. / Loison C. / Mallet, D. / Catto, M. (2002), « Les soignants en gériatrie face au tutoiement des sujets âgés institutionnalisés. Étude dans une unité de soins de longue durée et maison de retraite ». Résumé de conférence (Limoges, 2002) publié dans l'index *AbcMédecine* du 20 mars 2002 (réf. AM19608).
- Schoch, Marianne (1978), « Problème sociolinguistique des pronoms d'allocution < tu > et < vous >. Enquête à Lausanne », in : *La linguistique*, 14(1), 55–73.
- Sherzer, Joel (1988), « Talk about *tu* and *vous* », in : Mohammad Ali Jazayery & Werner Winter (éd.), *Languages and Cultures. Studies in Honor of Edgar C. Polomé*. – Berlin : de Gruyter, 611–620.
- Thibault, Pierrette (1991), « La langue en mouvement. Simplification, régularisation, restructuration », in : *LINX*, 25, 79–92.
- Travis, Catherine (2002), « *La metalengua semántica natural*. The Natural Semantic Metalanguage of Spanish », in : Cliff Goddard & Anna Wierzbicka (éd.), *Meaning and Universal Grammar. Theory and Empirical Findings*, Volume I. – Amsterdam : Benjamins, 173–242.
- Vincent, Diane (2001), « Remarques sur le tutoiement et le vouvoiement en français parlé au Québec », in : *Actes du colloque « La journée du Québec »*. – Copenhague : Université de Copenhague, Institut d'études romanes, 11–22.